

LES AMAZONES D'AMÉRIQUE,

UNE REALITE.

par **Gilda MORA**

http://www.eldoradocolombia.com/las_amazonas.html

DANS LES LLANOS DE L'ORENOQUE.

Castellanos ⁽¹⁾ (**N.d.T.** : Juan) dit déjà à propos de l'expédition de Sedeño (**N.d.T.** : Antonio ²⁾) dans les *llanos* de l'Orénoque :

Elegía XII / Canto primero

*« Avec cette vigilance qui leur était propre /
ils atteignirent les terres où commandait / la
reine qu'on appelait Anapuya / qui les attendait
avec bienveillance / belle, mâle, juste / et dont
la main se montrait libérale / toutes proportions
élégantes / et assez femme tant pour la guerre
que pour la paix.*

*Et, en général, il s'agit d'un matriarcat /
bien composé de membres masculins et
pétulants / aucune chose dure dès l'abord /
qu'ont l'habitude de recevoir des mains lascives
/ se dissipant dans un feu amoureux /
appréciant grandement les chrétiens / yeux*

sereins, mouvements lents / suscitant de tendres sentiments ...

(...) Ayant pris congé de la gaillarde reine / nous nous sommes mis à la recherche de la grande Orocomay / chez qui nous étions également attendus / avec une grande quantité de victuailles / ce pourquoi Orocomay était réputée / Reine aux très grands talents / et appréciée de tous les Espagnols ... »

La régence féminine sur ces vastes régions de l'Orénoque et leur indépendance par rapport aux autres tribus gouvernées par des hommes est claire.

Castellanos poursuit :

Canto segundo / Mort de Sedeño :

« (...) Cheminant à travers ces llanos / se nourrissant de grands espoirs / arrivent au royaume deux frères / prénommés Gotoguaney et Guaxcarax / qui, les armes à la main, / sont déterminés à se défendre ...

(...) en son for intérieur Gotoguaney se disait : "Ces petites femme craintives / vous ont traités avec une grande mansuétude / et vous interpellent avec des paroles amoureuses / fils

*de la resplendeur qui nous donne la lumière /
mais je ne me laisse pas impressionner par si
peu de choses / on n'en a pas l'habitude d'où
l'on vient / moi je sais dompter des tigres et des
lions / a fortiori des coeurs faibles.*

*Nos pointes affûtées comme des épingles /
ne craignent pas des lances fanfaronnes / alors
vous pensez des femmes / lascives,
malhonnêtes, fourbes / qui par leurs appétits et
plaisirs / ont bien réjoui vos personnes / nos
cadeaux vont tout droit, suspendus aux pointes
des flèches ... »*

AMAZONES situées au pourtour du META.

Le père Juan **Rivero** ⁽³⁾ de la Compagnie de Jésus écrit, en 1736, son histoire des missions des llanos du Casanare et des fleuves Orénoque et Meta. Dans son livre, il consigne l'histoire suivante :

Juan **Rivero** (page 19) :

*« (...) Il n'y a pas de raison que nous
passions sous silence les Amazones qui, selon
une vieille tradition des anciens Achaguas,
transmise de pères en fils, peuplent également
ces pays ; je dirai ce que j'ai trouvé sur ce point*

dans une relation des missions écrite par le père Neira : les Indiens racontent, dit le père, que entre le Meta et l'Orénoque il y a une île (N.d.A. : outre la signification unique actuelle de terre entourée d'eau, on appelait île à l'époque un lieu ou territoire) et sur celle-ci, une agglomération si grande qu'elle doit faire une lieue de long, où les maisons, édifiées en pierre, sont reliées entre elles comme dans une ville. C'est là que vivent les Amazones, des femmes tant mâles que guerrières, qui non seulement mènent des guerres à l'encontre d'autres nations de moindre envergure, comme le sont les Achaguas, mais à l'encontre de nations plus féroces, comme les Caribes.

Cette nouvelle eut tellement de retentissement qu'un brave ecclésiastique, curé de la ville de Santiago de la Atalaya, oubliant ses obligations et abandonnant ses propres brebis, voulut aller s'occuper du troupeau des étrangères, se proclamant Maître de Camp général et conquérant des Amazones et pillant par la même occasion, si c'était possible, toute la province de l'El Dorado. On parlait à l'époque de 30.000 pesos en argent, qu'il aurait mieux fait d'employer pour les pauvres ou à meubler

son église qu'à de semblables sottises étrangères à sa profession.

Il s'investit tellement dans cette entreprise pour conquérir les Amazones que, pour ce faire, il obtint le titre de Gouverneur et de Capitaine général, qui lui fut octroyé par le Marquis de Sofraga, alors président de la ville de Santafé. Il amena de Cartagena, à ses frais, deux compagnies de soldats possédant de nombreux instruments de guerre ; il fonda, à trois lieues de Pauto, la grande ville de Sofraga mais, là, les soldats et capitaines étant mécontents, lui dérobèrent tout ce qu'ils purent et, rassasiés par le pillage, firent demi-tour, regagnant Cartagena. »

Les Amazones des forêts de Colombie.



Felipe de Uten ⁽⁴⁾ fut le conquérant qui parvint à apercevoir l'El Dorado, avant de s'enfoncer dans les forêts de Guaviare et Caquetá. Nous devons cette référence au moment où l'expédition se trouve à l'ouest de ces lieux :

Juan de Castellanos. ***Elegía III. A la muerte del Gobernador Felipe de Uten.***

Canto primero :

« Ils s'approchèrent davantage des sources / de la sierra de la terre de Guaypíes / où ils trouvèrent du maïs en abondance / et un indien arborant un collier / parla à Limpías (N.d.T. : Pedro) de cette manière : / "Je devine bien ce que tu veux / parce que vos demandes sont anciennes / d'autant plus qu'est limité ce que je peux / par des yeux tu ne peux pas moins le vérifier / si tu désires aussi voir des femmes / je te dirai où vivent des Maniriguas / qui sont des femmes adroites avec des flèches / ayant la réputation d'être de très grandes guerrières / de beaux yeux et de beaux sourcils, des fronts lisses / une gentille disposition, une beauté rare / les membres tous clairs et patents / parce que aucun vêtement ne les dissimule / et elles ont

sur les parties impudentes / plus de poils que vous autres sur le visage / eux seuls couvrant / l'accès à la porte invisible / De leurs congrégations / si on est laide, contrefaite, boiteuse, on est exilée / Elles ne veulent pas de la compagnie d'hommes / ne les acceptent jamais sur leur terre / mais jouissent en temps voulus / de ceux à qui elles font la guerre / et tant que dure la luxure / avec eux cesse la furie guerrière. / Après cette réjouissance lascive / la guerre recommence / tout comme le très ancien litige / sans amitié perpétuée / Et si la Manirigua engendre un fils / le père dont elle s'est trouvée enceinte / l'emmène ; mais lorsqu'elle engendre une fille / elle connaîtra la même condition qu'elle./ Ainsi si tu veux te livrer / à des affections charnelles, là-bas vous satisferez votre désir / et mettez fin à vos pérégrinations / ce chemin est un grand détour / parsemé d'embûches / il y a des cours d'eau opulents / qui jaillissent de lieux montagneux »

Les Amazones du Mato Grosso.

Est un peu à part la relation, sous serment devant écrivain public (**N.d.T.:** Pero HERNÁNDEZ), qu'a faite en mars 1545 Hernando

de Ribera ⁽⁵⁾, en tant que capitaine d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. Ce conquistador se trouve au Mato Grosso, aux sources du fleuve Paraguay et reçoit l'information suivante :

« (... ; page 489) Tandis que les espagnols étaient dans les villages des Urtueses et des Aburuñes, vinrent là beaucoup de chefs d'autres villages de l'intérieur pour parler avec lui, apportant des plumes semblables à celles du Pérou, et des plaques de métal grossier chafalonía (N.d.T.: chapalone). Il prit des informations auprès d'eux et il les questionna, chacun en particulier sur les villages et les populations qui se trouvaient plus avant. Ces Indiens, sans varier dans leurs réponses, lui dirent unanimement qu'à dix journées de là, dans la direction nord-ouest, il existait des femmes qui possédaient de très grands villages, beaucoup de métal blanc et jaune, que leurs sièges et ustensiles de ménage étaient tous de ce dernier métal. Leur chef est une femme de la même génération ; elles sont guerrières et redoutées des autres Indiens. Avant d'arriver chez elles, il existe une nation d'Indiens très petits, qui font la guerre aux femmes dont il est question. A certaines

époques de l'année, elles s'unissent à leurs voisins indiens et ont avec eux des relations charnelles ; si les enfants qui résultent de ces rapports sont des filles, elles les gardent avec elles ; elles nourrissent les garçons jusqu'à ce qu'ils cessent de téter puis elles les renvoient à leurs pères. De l'autre côté des villages des femmes, il existait de fort grandes agglomérations. Ce qui a rapport aux femmes, les Indiens l'ont raconté au capitaine sans qu'il l'ait demandé. Ils lui dirent, en montrant le rivage d'un lac très considérable (le fleuve Amazone, voir *Paititi Dorado*⁶ au **Menú** de notre site) que les Indiens nommaient la maison du soleil, que ces femmes habitaient du côté où se couche le soleil, de sorte qu'elles sont au nord-ouest, entre les flancs de la montagne Santa Marta et le lac en question. A part les peuplades qui sont après les villages des femmes, il existe d'autres nations très considérables, qui sont noires et, d'après ce que l'on indiqua aux Espagnols, ils ont des barbes allongées sous forme d'aguileñas (tembetás ?⁷), à la manière des Maures. On leur demanda comment ils savaient que ces gens étaient noirs. Ils répondirent que leurs

pères les avaient vus et que d'autres nations qui habitent près de là le leur avaient rapporté. Ces gens s'habillent, leurs maisons et leurs villages sont en pierre et en terre et très grandes. Ils possèdent beaucoup de métal blanc et jaune, en telle quantité que l'on ne se sert pas d'une autre matière chez eux pour les vases, marmites, cruches et tout le reste. Le capitaine demanda auxdits Indiens où étaient établis les villages et habitations de cette nation noire; ils indiquèrent qu'ils demeuraient au nord-ouest et que si les Espagnols voulaient s'y rendre, ils arriveraient en quinze jours aux villages de ces noirs proches de la frontière. A en juger par le côté qu'ils indiquèrent, ces villages sont situés à 12 degrés du nord-ouest, entre las sierras de Santa Marta et du Marañón (**N.d.T.** : embouchure de l'Amazone) ; c'est une nation guerrière, qui combat avec des arcs et des flèches. Ces Indiens signalèrent aussi que beaucoup d'autres nations très considérables vivent du côté du nord-ouest, quart nord ; il y a des villes si grandes que, en une journée, on ne peut se rendre d'une extrémité à l'autre. Tous ces Indiens possèdent beaucoup de métal blanc et jaune, dont ils se servent dans leurs

maisons et ils portent tous des vêtements. On peut se rendre chez eux très promptement et en traversant une contrée fort peuplée. » (page 493)

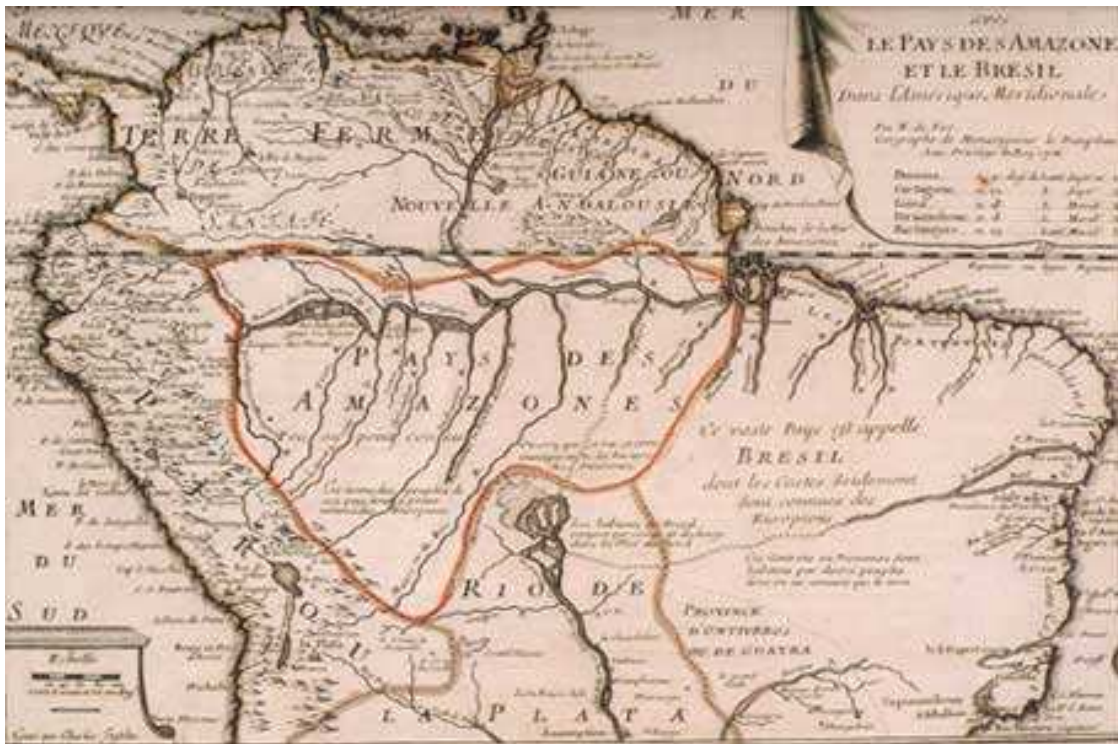


Sur cette image satellite, avec le cercle jaune, j'indique où se trouvait Ribera lorsqu'il reçoit les informations à propos des tribus incluant les Amazones et les *petits êtres*.

Le lac mentionné est le fleuve Amazone, ce qui est largement expliqué dans l'article *Paititi* ⁽⁶⁾, du menu *Paititi Dorado* :

http://www.eldoradocolombia.com/el_paititi.html

Localisation de l'Amazone sur les cartes du 18^{ème} siècle.



Carte de 1702 tracée par N. de Fer,
"géographe du seigneur Delfín,
ayant privilège du roi"

dans la présentation de l'**Atlas Histórico Geográfico de Colombia** ⁽⁸⁾



Les Amazones d'Orellana.

L'écrit le plus complet que nous ayons sur la localisation des Amazones d'Orellana (**N.d.T.**: Francisco) est celui de Fernández de **Oviedo** ⁽⁹⁾ (**N.d.T.**: Gonzalo), Livre XLIX, chapitre IV (**N.d.T.**) :

« (...) concernant ceux qui sont venus par le fleuve Marañón, ils disent qu'on parle des Amazones. Le capitaine Orellana a eu par un Indien, qui ensuite est mort sur l'île de Cubagua, des informations que, sur leurs terres, ces femmes dominant, qu'il y a plus de trois cents lieues peuplées de femmes, qui

n'ont aucun homme avec elles : la reine en est une femme du nom de Conori, elle est fort obéie, respectée et crainte dans son royaume et en dehors, dans les zones limitrophes ; elle a soumis de nombreuses provinces, qui lui obéissent, la tiennent pour leur suzeraine et la servent, en tant que vassales et tributaires ; ces dernières sont peuplées, comme cette région, et sur elles règne un grand seigneur, appelé Rapio. Et il y en a une autre qui a un autre prince, du nom de Toronoy. Encore une autre ayant pour seigneur Yaguarayo. Une autre encore où il s'appelle Topayo. Encore une autre ayant pour seigneur Güenyuco. Une autre encore dont le seigneur est Chipayo ; et enfin une province qui a pour seigneur un dénommé Yaguayo.

Tous ces seigneurs ou princes règnent sur de vastes étendues et sont assujettis aux Amazones (si c'est bien Amazones que l'on doit dire) et ils les servent ainsi que leur reine Conori. Cet Etat dirigé par des femmes se trouve sur la Terre Ferme, entre le fleuve Marañón et le rio de la Plata, dont le nom est Paranaguazu.

Ces Espagnols et leur capitaine Francisco de Orellana arrivant de l'aval du fleuve Marañón, on dit qu'il y a, à main gauche, un grand seigneur voisin de la terre des Amazones, sur l'autre rive ; ce prince s'appelle

*Caripuna, et il a soumis de vastes territoires ; beaucoup d'autres seigneurs sont ses sujets et lui obéissent (Voir document de Juan **Recio de León**¹⁰ dans : **Incas en Colombia**¹¹) et sa terre est fort riche en argent. Mais pour la bonne compréhension du présent, j'ai voulu consigner cela ici, non parce que cela relève de la gouvernance de Quito mais afin de me souvenir de ce qu'il me faudra écrire à l'avenir, lorsque ces régions et provinces seront mieux connues et explorées, et parce que, comme on l'a dit, ces hidalgos espagnols, partis de Quito, ont découvert ce que j'ai dit. »*

Orellana trouve les femmes Amazones sur ce fleuve en franchissant le río Negro mais il dit clairement qu'elles demeurent à l'"intérieur" (**N.d.T.** : ... des terres). Les différentes cartes situent les Amazones que trouve cette expédition dans un vaste secteur ; les différents cartographes, les chroniqueurs officiels et les passionnés s'intéressant spontanément au sujet disposaient du témoignage de tous les soldats de l'expédition, outre les carnets obligatoires en rendant compte, des documents, des conversations, des références ; des éléments recueillis alors ont été perdus mais nous les découvrons sur les cartes et ils

constituent le résumé dessiné de l'endroit approximatif où ces femmes se trouvaient, même si personne n'arriva jusqu'à elles ; ces cartes montrent que le Purus, le Yutai et l'actuel Jurua furent des lieux qu'habitèrent ces femmes, subissant l'influence du fleuve Amazone au nord ; les images incluses nous laissent entrevoir toutes les tribus Agua et la famille Tupi en général, lignage des femmes guerrières.



Afin de voir ce qu'il y a au sujet des tribus du fleuve Amazones, n'oubliez pas d'accéder au menu **Paititi Dorado** à l'adresse INTERNET :

http://www.eldoradocolombia.com/el_paititi.html



Image de la région de Muzo, prise de
fieldgemology.com

<http://www.fieldgemology.org/>

LES AMAZONES DU MUZO

Les femmes dites *sans mari* ou vivant seules ont été appelées Cuñantainsecuima,

Aikeam-benanó, ou Maniriguas, selon les traductions et textes consultés.

On consigne des gouvernantes féminines dans les chroniques des tribus de Colombie à Tumaco, Sinú, San Agustín et Muzo mais toutes ces tribus ne les ont pas considérées comme étant des Amazones.

La première référence aux Amazones en tant que telles, recueillie par les Espagnols sur le territoire colombien, le fut dans la zone de Muzo, alors qu'ils ignoraient encore que la région était riche en émeraudes.

Oviedo⁹ (tome 3, page 124) dit :

« (...) Quant aux Amazones que l'on a mentionnées plus haut, le général a envoyé son frère Hernando Pérez, avec des cavaliers, pour les découvrir ; il chevaucha pendant soixante jours et atteignit la province de ces femmes, sans pouvoir y pénétrer à cause du niveau des eaux car, même s'ils pensaient que les chevaux pouvaient franchir cet obstacle, ils déboucheraient sur des sierras tellement âpres qu'ils ne purent rien faire. Ce qu'il put apprendre des Indiens qui traitaient avec elles fut que cette province où se trouvent ces femmes est petite et comporte peu de terres ; que les femmes y dominant, qu'elles

commandent aux hommes, qui sont leurs sujets. Leur reine s'appelle Jarativa. Les hommes, qu'elles achètent, sont leurs esclaves et elles les utilisent pour communiquer et pour des relations charnelles. Elles sont peu nombreuses et il fait très chaud à l'endroit où elles vivent ; ce sont elles qui font la guerre, rapporte le licencié Gonzalo Jiménez, qui ne le croit pas, étant donné que deux ou trois versions différentes circulent parmi les Indiens. Elles possèdent de l'or, au-dessus de la terre, dans des bijoux, et en extraient de mines sous la terre. Voilà ce que l'on a pu apprendre au sujet de ces femmes que les nôtres, par ici, appellent Amazones. »

On trouve chez Lucas Fernández de **Piedrahita** ⁽¹²⁾ (page 43) :

« Ce fut la dernière guerre qui eut lieu au Zipa avant l'arrivée des Espagnols ; et parce que la trêve lui était favorable pour assouvir l'ardent désir dont il brûlait de voir Furatena, reine de la plus puissante et de la plus riche des provinces limitrophes, car elle possédait les émeraudes les plus fines que charrient les sources de Muzo, non pour l'en dépouiller, pas davantage que de ses états car elle était

également vénérée par les deux princes du Nouveau Royaume ... » (Tunja et Bogotá).

Chez Luis **Galvis Madero** ⁽¹³⁾ (page 214) :

*« Un peu avant la répartition du butin parviennent à ses oreilles des bruits de l'existence d'une tribu mystérieuse de femmes dominatrices, excluant les hommes de la gouvernance. Il l'avait probablement laissée derrière lui, sur l'un des côtés du Magdalena, tandis qu'il remontait le massif montagneux, ou peut-être les nouvelles, volant sur le cours du río Minero, répandaient la réputation et la beauté d'une Indienne possédant les fines émeraudes de Muzo. Gonzalo (N.d.T.: Jiménez de Quesada) envoya à la recherche de ces femmes sans mari, appelée les Amazones, son frère Hernán, qui ne put pas les rencontrer parce que les grandes sierras inexpugnables des montagnes s'interposèrent sur son chemin. » (N.d.T.: voir aussi Jean-Pierre **SÁNCHEZ**, « Les Amazones de l'Amérique du Sud », page 632)*



Panorama du Muzo colombien, prise de
fieldgemology.com

<http://www.fieldgemology.org/>

A propos des cerros de Furatena, **Simón**⁽¹⁴⁾
(Pedro ; tomo 4, page 423) dit : « (...) *Au nord
de la ville de Muzo, (...) s'élève, émergeant
parmi les autres, la pointe vaillante d'une colline
et, à côté de celle-ci, comme pour la mettre en
évidence, il y en une autre, beaucoup plus
basse mais également saillante, que les
Moscas appelaient la Furatena, ce qui signifie
grande femme dans leur langue, et ils disaient*

de la colline plus petite qu'elle était son fils. Ces deux collines étaient les lieux d'adoration les plus connus des Moscas qui occupaient ces terres et c'est avec dévotion, lorsque les Muzos prirent la fuite, de nuit et se cachant du mieux qu'ils pouvaient, qu'ils continuèrent à adorer et à faire des offrandes à Furatena et à son fils. »

Zamora ⁽¹⁵⁾ contredit **Simón** et explique que les deux collines étaient de type féminin, Simón ayant pris en considération l'élément masculin étant donné la nature Muísca selon laquelle tout symbole d'adoration était à la fois mâle et femelle ; cela n'était cependant pas valable pour les Muzo qui, dès le début, furent connus comme la province des Amazones, situation qui se compliqua par la suite, sans qu'aucun des chroniqueurs ne fournisse d'explication sur ce qui s'était passé, ni de ce qu'il était advenu de Furatena.

Zamora dit (page 257) : « (...) *Leur lieu d'adoration principal étaient deux rochers élevés en forme de très belles colonnes, appelés Furatenas, nom de celle qui régnait sur ce pays, lorsque les Espagnols y pénétrèrent. Chacun d'eux mesurait un quart de lieue à sa*

base et, en hauteur, ils atteignent les nuages. Il semble que ces colonnes aient été d'égales hauteur mais que l'une d'elles fut décapitée, l'autre restant entière ; certains présument qu'un rayon lui a coupé la tête et l'a déposée à ses pieds. A mi-hauteur de l'une d'elles sourd de l'eau qui, en abondance, se verse dans le río de las Minas qui, passant au milieu de ces colonnes, va se jeter dans le río de la Magdalena, sous le nom de río Carare. On dit de ces colonnes qu'elles étaient mère et fille, des déesses, qui habitaient dans ces forêts, que les Mussos adoraient et à qui ils faisaient des sacrifices. Certains membres de la nation des Moscas se rendaient très secrètement à cet oratoire ; si les Mussos l'avaient su, ils les auraient mangés vivants, tant ils étaient aveuglés par leur jalousie que d'autres nations adorent leurs colonnes. En dehors de leurs précieux minéraux, on trouve tout en haut de la colline d'Itocó l'empreinte d'un pied humain dans la pierre, que les Historiens de ces Indes attribuent à l'apôtre qui a prêché dans ce royaume. Initiative d'un apôtre qui, ce faisant, manifestait qu'il foulait aux pieds la plus grande richesse au monde. »

Après cette recension, on n'aborde plus le thème des Amazones dans les terres des Muzos. La belle Furatena, détentrice des mines, ne fut pas la seule référence de la chronique relativement aux Amazones sur le continent récemment découvert, comme nous l'avons vu.



Image des mines de Muzo, prise de
fieldgemology.com

<http://www.fieldgemology.org/>

Ce phénomène des Amazones a-t-il
engendré ce que l'on va lire ?

Référence à l'une des plus grandes familles de l'Orénoque :

LA TRIBU DES SALIVA. Père **Gumilla** ⁽¹⁶⁾,

extrait de **Orinoco ilustrado** (page 128) :

« La polygamie et le recours à la répudiation y sont présentes comme dans les autres nations ; et je crois qu'elles sont excessives en raison de l'intérêt et de l'envie. Ils aiment disposer de plusieurs armes mais ils n'ont pas le courage d'en faire usage. Si quelqu'un les exhorte à se regarder et à se défendre, ils répondent que leuss ancêtres ne faisaient pas la guerre et que, dès lors, ils ne peuvent pas la faire. C'est pourquoi ils se sont laissé assujettir par les Caribes à tel point que, alors qu'ils constituaient une des nations les plus nombreuses de l'Orénoque, ils ont été réduits à cinq ou six villages, dont trois suivent la doctrine régulière. Il ressort de ce qui a été dit que les hommes Saliva sont très efféminés et que, au contraire, les femmes sont très mâles, même dans leur façon de parler ; eux sont taciturnes et le peu qu'ils disent à voix basse est exprimé d'une voix nasillarde comme nous le dirons par la suite ; elles, au contraire s'expriment d'une

voix perceptible et sans embarras ; et même si, dans toutes ces nations, le poids du travail, pas seulement domestique mais celui des semailles, repose sur les pauvres femmes, dans cette nation, c'est pire : en-dehors de cela, elles ont la tâche intolérable de peigner leurs maris le matin et, l'après-midi, d'oindre, de peinturlurer et d'arrondir leurs cheveux, ce à quoi elles consacrent beaucoup de temps ; et s'il y a dix ou vingt étrangers dans la maison, elles doivent faire la même chose avec eux ; leurs maris, une fois peints et peignés, n'osent même plus se gratter la tête ni aucune partie du corps afin de ne pas abîmer leur parure. On ne peut pas supporter leur scrupuleuse élégance et propreté : c'est au point que, je le crois fermement, ils accepteraient fort pacifiquement tout autre dommage plus grave que celui de porter atteinte à leur longue chevelure ; c'est ce que je déduis de l'application prolongée avec laquelle ils se regardent, encore et encore, dans leur miroir avant de sortir de leur case, et du grand soin qu'ils prennent d'eux-mêmes, ne cherchant appui nulle part et ne permettant à personne de les toucher ; mais on supporte

tout, en vérité, lorsque l'on voit comment ils reçoivent et retiennent la doctrine chrétienne. »

Ou le phénomène des Amazones a-t-il engendré cela ?

LA PLAINTÉ D'UNE INDIENNE BETOYA

Et ce sera la conclusion de cet article.

Ce récit, je le recommande tout particulièrement car il subsiste le “*pourquoi ?*” dans tant de cas ; nous l'avons appris de la culture antérieure. Voyons le père Joseph **Gumilla** ⁽¹⁶⁾, dans ***El Orinoco Ilustrado*** (1941, page 273) :

« (...) Je dois rapporter la réponse d'une Indienne, la plus capable d'une de ces colonies: elle a donné naissance à une fille et, sur les instances d'une vieille femme fourbe, on lui a coupé le cordon ombilical tellement au ras du ventre, que le bébé en est mort exsangue ; au bout d'un mois, elle apprit le malheur : on la qualifia d'inhumaine, (...) on entendit l'Indienne, qui ne leva pas les yeux du sol ; et, alors que je pensais qu'elle était tout à fait convaincue et repentante, elle dit ceci :

- *Mon Père, si tu ne te fâches pas, je te dirai ce qu'il y a dans mon coeur.*
- *Je ne me fâcherai pas ; tu peux le dire – lui répondis-je.*

Elle donna alors libre cours au fil de sa pensée ; je traduis littéralement de la langue Betoya en espagnol :

Plût à Dieu, mon père, plût à Dieu, lorsque ma mère m'a donné le jour – et j'aurais bien voulu, et je n'aurais pas regretté –, qu'elle me libère de tant de travaux, qui m'ont fait souffrir jusqu'à aujourd'hui et me feront souffrir jusqu'à ma mort. Si elle m'avait tué, je n'aurais pas senti la mort et, en faisant cela, elle m'aurait libéré de la mort, qui viendra, et j'aurais échappé à tant de travaux, aussi amers que la mort et, qui sait, à combien d'autres que je subirai avant de mourir !

Toi, mon père, tu penses du bien des travaux, que supporte une pauvre Indienne parmi ces Indiens. Ils se rendent avec nous aux travaux des champs, avec leur arc et leurs flèches à la main, et rien d'autre ; nous autres, nous transportons un panier d'ustensiles sur le dos, un nourrisson accroché au sein, et un autre bambin sur le panier ; eux vont tuer à coups de flèches un oiseau ou un poisson ; et, pendant ce temps-là, nous creusons la terre, préparons les semailles ; à la fin de la journée,

ils regagnent notre logement sans aucune charge alors que nous, outre le poids de nos enfants, nous portons les racines à manger et le maïs pour leur boisson ; eux, en arrivant chez nous, vont parler avec leurs amis pendant que nous allons chercher du bois, transportons de l'eau et préparons le repas ; après le repas, eux vont dormir ; mais, nous autres, presque toute la nuit, nous faisons moudre le maïs destiné à leur chicha. Et à quoi bon notre nuit blanche ? Ils boivent la chicha, deviennent soûls et, sans raison, nous donnent des coups de bâtons, nous tirent par les cheveux, nous traînent par terre et nous marchent dessus.

Ah, mon père, plutôt à Dieu, que ma mère m'ait enterré dès ma naissance ! Tu sais bien que c'est à juste titre que nous nous plaignons car, tout ce que j'ai dit, tu le vois chaque jour ; mais notre plus grande peine, tu ne peux pas la connaître parce que tu ne peux pas en souffrir.

Sais-tu, mon père, que la mort c'est voir que la pauvre Indienne sert son mari comme une esclave, dans les champs, suant, et à la maison sans dormir ? Et, au bout de vingt ans, il prend une autre femme, plus jeune, sans raison ? Elle, il l'aime. Même s'il frappe nos enfants, nous ne pouvons protester, parce qu'il ne fait plus cas de nous et ne nous aime plus ; la jeune femme va nous donner des ordres et nous traiter comme sa servante ; et si nous ouvrons

la bouche, il nous fait taire à coups de bâtons. Comment peut-on supporter tout cela ?

La vieille Indienne ne pouvait rendre de meilleur service à ma fille, pour lui épargner ces travaux, la libérer de cet esclavage, pire que la mort. Je le répète, mon père, plutôt à Dieu que ma mère m'ait tendrement manifesté son amour en m'enterrant dès ma naissance. Ainsi mon coeur ne devrait pas tant ressentir, ni mes yeux tant pleurer !

A ce stade, les larmes étouffèrent ses allégations ; et, le pire, c'est que, tout ce qu'elle avait affirmé – et tout ce qu'elle aurait affirmé, si sa douleur ne l'en avait empêchée –, tout est vrai ... »

http://www.eldoradocolombia.com/las_amazonas.html

© 2017, **Gilda MORA**.

© 2017, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur.

Gilda MORA, « *Las Amazonas de América, una realidad* » :

http://www.eldoradocolombia.com/las_amazonas.html

(¹) Juan de **Castellanos** ; *Elegías de varones ilustres de Indias* ; Impr. y est. de M. Rivadeneyra ; 1852, 584 p.

<https://ia601407.us.archive.org/32/items/elegasdevarones00aribgoog/elegasdevarones00aribgoog.pdf>

(2) **Sedeño** (Antonio) pages 126-135 in Juan de Castellanos ; ***Elegías de varones ilustres de Indias*** ; op. cit.

(3) Juan **RIVERO** ; ***Historia de las misiones de los Llanos del Casanare y los ríos Orinoco y Meta*** ; Bogota, Imprenta de Silvestre y Compañía ; 1883, 475 p. :

<https://ia800208.us.archive.org/1/items/historiadelasmi00rivegoog/historiadelasmi00rivegoog.pdf>

(4) Philippe de Hutten (page 630 + note 6, page 813) dans « *Les Amazones de l'Amérique du Sud* » de Jean-Pierre **SÁNCHEZ** (voir **infra**)

(5) « *Récit d'Hernando de Ribera* » in Alvar Núñez Cabeza de Vaca, ***Commentaires*** (in Henri TERNAUX, ***Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*** ; Paris, Arthus Bertrand ; 1837, 516 pages), chapitre LXX, pages 389-392 :

<https://ia601407.us.archive.org/10/items/commentairesdal03vacagoog/commentairesdal03vacagoog.pdf>

Voir aussi « *L'exploration de Ribera* », chapitre 7 du livre 5 du **Capitán Vergara** (1925), roman historique de Roberto J. Payró :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%205%20CHAPITRE%207.pdf>

(6) **Paititi / Dorado.**

<http://www.eldoradocolombia.com/percy-fawcett.html>

El Paititi.

Paititi, Paikikin, ou Paytiti, au début du 17^{ème} siècle et la version moderne qui explique pourquoi tant d'expéditions le recherchent.

http://www.eldoradocolombia.com/el_paititi.html

Version **française**

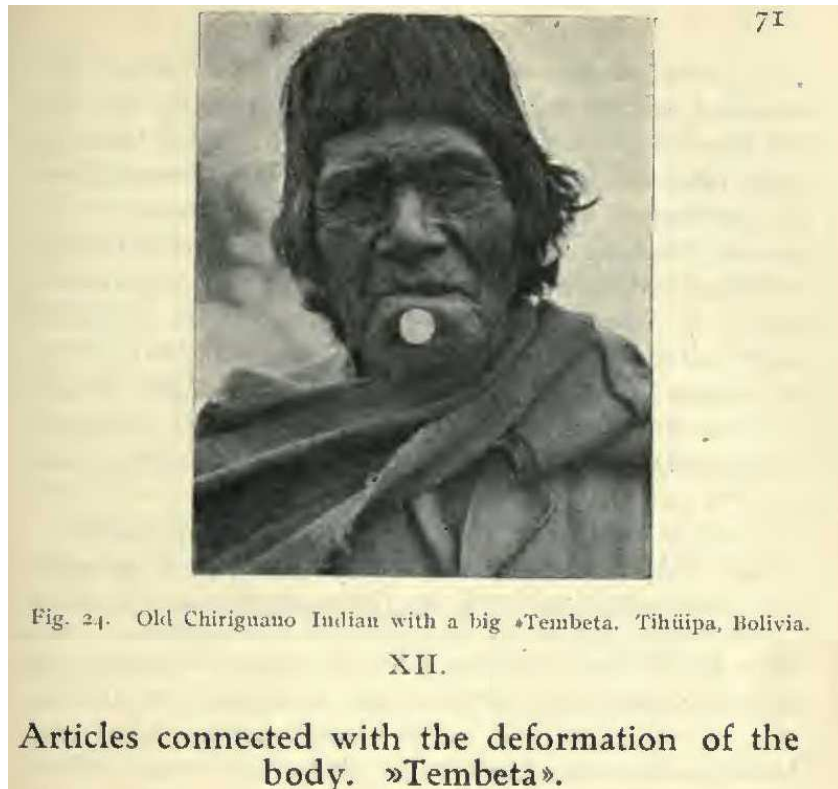
de « **PAITITI, PAYTITI, PAYKIKIN** », par **Gilda MORA** à :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAITITI%201%20FR%20GILDA%20MORA%20ELDORADOCOLOMBIA.pdf>

El lugar de Paititi.

Différents manuscrits prouvent la localisation de l'Empire qui a accordé l'asile au peuple inca.

http://www.eldoradocolombia.com/el_lugar_de_paititi.html



(7) Photo d'indien avec **tembetá** de Nordenskiöld, Erland (1877-1932) in ***The changes in the material culture of two Indian tribes under the influence of new surroundings*** (Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag ; 1920, 274 p.), page **71** :

<https://ia601407.us.archive.org/4/items/changesinmateria00nordrich/changesinmateria00nordrich.pdf>

(8) **Atlás Histórico de Colombia** :

<http://www.banrepcultural.org/node/81512>

(9) Gonzalo Fernández de **OVIEDO** Valdés ; ***Historia General y Natural de las Indias, Islas y Tierra Firme del Mar Océano*** ; Madrid,

Real Academia de la Historia ; 1959 (Biblioteca autores españoles) :

<https://archive.org/details/historiageneraly01fern>

⁽¹⁰⁾ ⁽¹¹⁾ Juan **Recio de León** ; **Otro memorial**, 1623 :

http://www.eldoradocolombia.com/juan_recio_de_leon.html

Pablo CINGOLANI ; « *Juan Recio de León y Pelechuco* » :

<https://vivirdebuenagana.wordpress.com/2016/05/17/juan-recio-de-leon-y-pelechuco-por-pablo-cingolani/>

Ignacio ARELLANO ; « *Noticias de Juan Recio de León, descubridor y repoblador en Tipuane, Chunchos y Paitite (actual Bolivia) / News from Juan Recio de León, Discoverer and Settler of Tipuane, Chunchos and Paitite (modern day Bolivia)* » in **ALPHA** (Osorno) N° 33, diciembre 2011, pp. 233-244 :

http://www.scielo.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0718-22012011000200017

⁽¹²⁾ Dr. Lucas Fernández **PIEDRAHITA** ; **Historia general de las conquistas del Nuevo Reino de Granada** ; Bogotá, Imprenta de Medrano Rivas ; 1881, XVI-412 p.

<http://bibliotecadigital.aecid.es/bibliodig/es/consulta/registro.cmd?id=617>

(13) Luis **GALVIS** MADERO ; ***El Adelantado*** ; Madrid, Ediciones Guadarrama, 1957, 382 p.

(14) Fray Pedro **Simón** ; ***Noticias históricas de las conquistas de tierra firme en las Indias occidentales*** ; Biblioteca Banco de la Republica 1892, tomo IV, tercera parte, 401 p. :

<http://archive.org/search.php?query=creator%3A%22Sim%C3%B3n%2C%20Pedro%2C%20b.%201565%22>

(15) Fray Alonso de **ZAMORA** ; ***Historia de la Provincia de San Antonino*** ; Caracas, Parra León Hermanos editorial Sur América ; 1930, 246 p. (« *Biblioteca popular de cultura colombiana* ») :

<http://www.banrepcultural.org/sites/default/files/87295/brblaa459219-2.pdf>

(16) Padre Joseph **GUMILLA** ; ***El Orinoco ilustrado : historia natural, civil y geográfica de este gran río*** ; Bogota, editorial ABC / Biblioteca de la Presidencia de Colombia ; 1955, 369 p. :

<http://www.banrepcultural.org/sites/default/files/87199/brblaa276569-1.pdf>

Gilda MORA est aussi l'auteure, e. a, de ***Salvamento al patrimonio arquitectónico-arqueológico nacional*** :

<http://www.eldoradocolombia.com/patrimonio-arquitectonico-arqueologico.pdf>

<http://www.eldoradocolombia.com/diario-del-salvamento.html>

<http://www.eldoradocolombia.com/diario-del-salva2014.html>

Bibliographie complémentaire

établie par Bernard **Goorden**.

« *Les Amazones de l'Amérique du Sud* » (chapitre XXX, volume 2, pages 629-659 + notes aux pages 813-818) in Jean-Pierre **SÁNCHEZ**, ***Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*** (Rennes, Presses Universitaires ; 1996, 953 pages, 2 volumes) :

<http://www.idesetautres.be/upload/SANCHEZ%20AMAZONES%20AMERIQUE%20DU%20SUD%20MYTHES%20LEGENDES%20CONQUETE%20AMERIQUE%20PUR%201996.pdf>

Les P.U.R. envisagent une réédition sous forme d'**e-book**. N'hésitez pas à leur manifester votre intérêt.

SÁNCHEZ Jean-Pierre, «*Le mythe des Amazones du Nouveau Monde* », **encore disponible** in **ACTA COLUMBINA 12**,

Edition Reichenberger

Pfannkuchstr. 4

D-34121 Kassel

Tel: +49 561 766 97 93

Fax: + 49 561 77 52 04

<http://www.reichenberger.de/>

edition@reichenberger.de

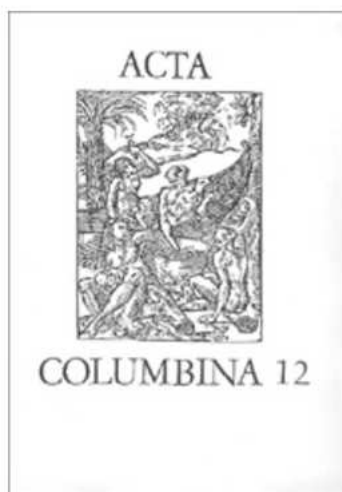
distribucion@editionreichenberger.com

Deutsche Postbank AG

IBAN : DE 13 5001 0060 0552 9756 07

Swiftcode (BIC) : PBNKDEFF

 Edition Reichenberger



Jean Pierre Sánchez
Le mythe des Amazones du Nouveau Monde
1991, 63 pp. Rústica.
(Acta Columbina 12)
ISBN: 978-3-928064-16-3
€ 10,-

<http://www.reichenberger.de/Pages/ac12.html>